

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAPITTE, BULLIER et C^{ie}, 80, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAPITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et, Tourcoing.

Roubaix, 22 mars 1864.

BULLETIN.

Le Moniteur déclare dénué de tout fondement le bruit propagé par les journaux étrangers d'un nouveau complot contre la vie de l'Empereur.

C'était hier que devait parvenir, à Paris et à Londres, la réponse définitive du Danemark à la proposition de conférence.

Toutes les dépêches qui annoncent le bombardement de Düppel et de Fredericia donnent peu de détails sur les travaux des Austro-Prussiens.

Les nouvelles d'Italie font craindre que Victor-Emmanuel se laisse entraîner par le parti de la guerre.

Le Mémorial diplomatique assure que la France et l'Angleterre ont formellement déclaré à Victor-Emmanuel que s'il attaquait l'Autriche, il en courrait seul le danger.

En ce qui concerne l'Autriche, ajoute le même journal, des renseignements authentiques nous permettent d'affirmer qu'elle n'a pas ajouté un seul homme à son armée de la Vénétie.

Après l'accueil que l'archiduc a reçu, comment douter qu'il ne soit un nouveau trait d'union entre la France et l'Autriche?

L'existence du ministère italien paraît menacée par suite de la promotion de vingt-deux sénateurs appartenant, pour la plupart, aux nouvelles provinces.

accusé le ministère de vouloir se perpétuer en se constituant une majorité factice dans le sein du Sénat.

On annonce de Vienne que l'archiduc Maximilien partira de Trieste dès les premiers jours d'avril et qu'il arrivera vers le 18 mai à la Vera-Cruz.

Une dépêche de Turin annonce que l'empereur d'Autriche passera une grande revue à Verone le 24 mars.

Une correspondance particulière de Londres fait un assez triste tableau de la situation :

« On a honte du ministère. On aimerait la guerre, si on n'en avait pas peur. Les districts coloniaux souffrent plus que l'an passé, c'est-à-dire, beaucoup, et le dépeuplement s'y opère sur une large échelle. On voudrait bien savoir ce que veut le gouvernement français. On fait pourtant bonne contenance, mais on est inquiet. »

J. REBOUX.

ELECTIONS DE PARIS.

1^{re} ET 5^e CIRCONSCRIPTIONS.

Table with 2 columns: Name and Votes. MM. Carnot 13,554 voix, Pinard 5,979, Laboulaye 704.

M. Carnot est élu.

5^e circonscription (moins deux sections).

Table with 2 columns: Name and Votes. MM. Garnier-Pagès 13,185 voix, Levy 5,381, Bac 350, Totein 382.

M. Garnier-Pagès est élu.

On lit dans la partie non-officielle du Moniteur :

Des journaux étrangers annoncent qu'un nouveau complot contre la vie de l'Empereur aurait été découvert. Ce bruit est dénué de tout fondement.

On assure que la commission instituée pour examiner et résoudre par une transaction les différends qui se sont élevés entre le pacha d'Egypte et la Compagnie du canal de Suez, aurait déjà fixé les bases de cette transaction. Les voici :

« Le gouvernement de Constantinople

ne voulant accorder son firmen qu'à la condition que les terrains seraient rendus à l'Egypte, la Compagnie abandonnera ces terrains moyennant une indemnité de 50 millions de francs ; elle se réservera, en outre, le long du canal une bordure de 30,000 hectares ; le gouvernement égyptien, de son côté, abandonnera les 15 0/0 d'intérêt qui lui avaient été promis.

« Quant aux fellahs, la Compagnie les laissera partir, moyennant une indemnité de 58 millions de francs, que lui paiera le gouvernement égyptien. »

On nous écrit de Kiel, le 6 mars :

D'après un bruit qui circule ici avec quelque persistance, les deux commissaires fédéraux qui se trouvent toujours avec leur personnel administratif, à Altona, auraient de nouveau et, cette fois, d'une manière sérieuse, invité le prétendant à la couronne des duchés de Sleswig-Holstein à quitter, dans un bref délai, la ville de Kiel et en même temps tout le pays.

Les déportations et les arrestations ne discontinuent pas à Varsovie et il ne se passe pas une semaine sans que des centaines de personnes soient envoyées au fond de la Russie. Plusieurs paysans qui ont osé faire des remarques peu flatteuses sur les ukases qu'on leur lisait, ont été arrêtés, puis écroués à la Citadelle.

Le Courrier de Wilna annonce dans sa partie officielle, trois nouvelles exécutions :

Constantin Sungailo, noble, et Georges Pronaïs, paysan, ont été pendus à Szawle ; le juif Leiba Leibman a subi le même sort à Sawalki.

Tous trois ont été condamnés pour participation à l'insurrection.

LA FRANCE APPROVISIONNÉE PAR L'ANGLETERRE.

Depuis les mesures, inaugurées par le nouveau régime économique, la France en est venue à ce point que c'est presque entièrement dans les entrepôts anglais qu'elle va chercher les denrées et matières premières de provenance lointaine qui sont nécessaires à son approvisionnement.

Ce ne sont pas les navires français, ce sont les navires britanniques qui les apportent des pays de production ; ce n'est même pas dans nos ports qu'ils les apportent directement, c'est dans les ports de Londres et de Liverpool ; en sorte que, lorsque nous en avons besoin, nous n'avons d'autre ressource que d'aller les acheter dans les entrepôts anglais.

En d'autres termes, c'est aujourd'hui l'Angleterre qui fait la majeure partie de notre grand commerce extérieur à notre lieu et place. Nous citons, dans notre dernier numéro, quelques chiffres d'un journal de Bordeaux qui empruntés aux documents anglais, chiffres instructifs et qui faisaient ressortir les progrès si rapides de cette substitution du commerce britannique au commerce français.

Voici maintenant d'autres chiffres plus importants encore, qui embrassent l'année 1863 tout entière, et que nous puisons dans les documents publiés par notre administration des douanes.

On va voir comment l'Angleterre, à la faveur du nouveau régime économique, s'empare de plus en plus de notre approvisionnement. En 1859, nous ne tirions pas même de l'Angleterre 0,000 kilogr. de café ; en 1861, c'était déjà un million et demi ; en 1862 c'était 4 millions, et le chiffre s'est élevé à plus de 5 millions en 1863 ; c'est donc une importation qui a centuplé depuis 1859.

Pour les laines, il s'agit surtout ici des laines d'Australie, l'Angleterre a successivement accru ses importations de 9 millions de kilogr. en 1859 à 17 millions en 1863.

L'Angleterre continue à nous approvisionner en soies de la Chine, et elle nous en a importés en 1863 pour une valeur de près de 120 millions de francs.

Si les événements d'Amérique forcent maintenant notre industrie à se servir du coton de l'Inde, c'est encore l'Angleterre qui se charge principalement de nous le fournir. Aussi, tandis qu'en 1859 nous ne tirions pas même un million de kilogr. de coton des entrepôts britanniques, l'Angleterre en a importé chez nous 27 millions de kilogr. en 1863, ce qui représente à peu près la moitié de la quantité totale importée en France.

Il en est de même du jute. En 1859, sur 7 millions de kilogr. que nous recevions, il nous en venait directement 5 millions et demi des Indes, et l'Angleterre ne nous en importait pas 400,000 kilogr. En 1863, sur 7 millions qui ont été introduits en France, nous n'en avons tiré de l'Inde que 650,000 kilogr., et l'Angleterre nous a importé tout le reste, ou environ 6 millions et demi. C'est-à-dire que les proportions sont interverties. Nous ne recevons plus directement qu'une quantité insignifiante de jute, et presque tout ce que nous consommons nous vient actuellement des entrepôts anglais.

Ce sont là des chiffres qui ne sont pas contestables et qui portent avec eux l'enseignement le plus frappant.

Ainsi d'au delà des caps, les laines de l'Australie, les soies de la Chine, les cotons et les

jutes de l'Inde, toutes ces denrées, toutes ces matières premières qui alimentent notre consommation ne nous viennent plus directement ; nous n'allons plus les chercher au pays de production ; ce sont les entrepôts britanniques qui nous approvisionnent. La grande navigation nous échappe, et nos ports de mer voient s'éteindre de plus en plus les marchés dont ils étaient en possession.

En veut-on une preuve évidente que cette décadence est surtout due aux nouvelles mesures économiques ? M. Poyer-Querlet disait, dans son discours au Corps législatif, que la France n'avait guère conservé, en fait de matières exotiques, qu'un seul marché de quelque importance, celui des indigos, et il ajoutait que cela tenait uniquement à ce qu'on avait réservé une protection considérable au transport de cette matière tinctoriale, savoir : 150 francs par tonne. Que trouvons-nous, en effet, dans la publication de notre administration des douanes ? Que, grâce à cette protection, nos importations de l'Inde anglaise en indigo se sont successivement élevées de 18 millions de francs en 1861, à 21 millions en 1863, tandis qu'au contraire les importations des entrepôts anglais ont décliné de 4 millions à un peu plus d'un million, soit environ des trois quarts.

Il semble maintenant que les conséquences se tirent d'elles-mêmes. Nous avons perdu le transport et le marché des matières exotiques auxquelles on a retiré la protection des surtaxes de pavillon et d'entrepôt ; il n'y a guère qu'un marché qui nous reste, et c'est précisément celui de la marchandise en faveur de laquelle la protection a été maintenue. Pour ne pas reconnaître la signification de faits aussi clairs, il faudrait vraiment ne pas vouloir ouvrir les yeux (Moniteur industriel).

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Copenhague, 20 mars. Le Berlingske Tidende reconnaît que la nouvelle, donnée par le Daily News, que le Danemark accepte la conférence sur la base des négociations de 1851 et, sans armistice, est exacte au fond.

Lisbonne, 20 mars. Le gouvernement a notifié au ministre d'Autriche que les navires de guerre autrichiens ayant des prises avec eux doivent immédiatement quitter les ports portugais, leur présence dans ces ports étant illégale.

Breslau, 21 mars. La Gazette de Breslau annonce que la commission instituée pour le règlement de la question des paysans, ayant à sa tête le secrétaire d'Etat Milutinow, vient d'arriver à Varsovie et qu'elle a commencé immédiatement ses travaux.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 23 MARS 1864.

N° 17.

BLEND A

CHAPITRE XVIII.

(Suite).

Aux premiers ? répondit Blenda ; nous en avons bien éprouvé une vingtaine. Eh bien, mon enfant, il nous reste, en revanche, une vingtaine de ressources au moins. Mais le désagrément de battre ainsi le pave. Tranquillise-toi, petite ! Ce n'est pas si aisé ! Je rencontre partout cet insupportable gentilhomme de la chambre, et il me parle toujours avec tant de courtoisie que je n'ai pas le courage de lui dire combien il est ennuyeux. Il faudra cependant bien l'y décider, car ce n'est pas un homme qui nous convoie, et tu sais que Régine-Sophie ne

pouvait souffrir la moindre chose un peu suspecte. — Hélas ! ma bonne, mon excellent tante ! si elle avait vécu, elle ne nous eût jamais abandonnées. — Voyons, mon enfant, ne pleure pas. Demain nous irons au tombeau de ma sœur. Nous ne quitterons pas cette maison sans avoir dit adieu à notre bienfaitrice et sans l'avoir remerciée... Mais écoute : si je faisais des petits pains au beurre ? je les réussis à merveille, et ceux d'ici sont détestables. — Comment peux-tu, mère, avoir cette pensée, quand nous parlons de ma tante et d'une visite à son tombeau ? — Mon Dieu, petite, l'un n'empêche pas l'autre ; il faut bien que, malgré son affliction, on pense aussi aux moyens d'existence, et j'ai eu là, me semble-t-il, une excellente idée ; d'autant plus que les avances nécessaires ne seront pas fortes. — Mais que ferai-je donc, si nous avons le malheur de ne pas trouver de l'ouvrage ? — J'ai déjà un autre plan pour ce cas-là. — Lequel ? — Comme ton père t'a enseigné le dessin à fond, tu pourrais mettre ce talent à profit et annoncer que tu donnes des leçons à de jeunes enfants. — Crois-tu ? — Sans doute ; de cette façon on fait connaissance avec les parents ; et faire des connaissances, ma fille, c'est et ce sera toujours le principal. — Mais... — Chut, chut ! trêve de tous tes mais. Les petits paysages que tu dessines, avec des faces, des arbres et des chiens, sont bien assez bons pour servir de modèles à

des enfants. Ainsi c'est convenu ! » Blenda tenta encore quelques légères objections ; mais impossible d'ôter à M^{me} Emerence sa conviction et son courage, encore soutenu par la certitude que, grâce au jambon, au beurre et au fromage — provisions restées intactes — elle et sa fille pourraient tenir tête même à une longue suite d'adversités. Blenda n'était pas à beaucoup près aussi tranquille que sa mère ; mais la puissance de l'exemple exerçait sur elle une heureuse influence. Le lendemain au soir, deux dames en deuil revenaient du cimetière, leurs mouchoirs sur leurs yeux baignés de larmes ; c'étaient madame Emerence et sa fille. Le cœur saignant, profondément affligées de l'abandon où les laissait la mort de Régine-Sophie, elles lui avaient dit un tendre et dernier adieu, et Blenda surtout avait ressenti une douleur poignante à la pensée du chagrin qu'elle avait causée à cette bonne tante peu d'heures avant sa mort. La mère et la fille ne s'étaient point encore communiqué leurs réflexions ; qu'auraient-elles eu, d'ailleurs, à se dire, sinon ces mots tant de fois répétés déjà : « Demain il nous faut quitter notre asile ; demain nous entrons, pour ainsi dire, dans un monde étranger. » Tout à coup elles furent tirées de leurs douloureuses impressions : elles entendirent derrière elle des pas rapides ; bientôt on leur lança un effronté coup d'œil oblique, suivi de cette exclamation : « Votre humble serviteur, mesdames ! Oh ! quelle agréable rencontre ! Elles levèrent les yeux et reconnurent un de ses compagnons de voyage, le

secrétaire royal Born. — Nous venons du tombeau de ma sœur, notre seule protectrice, » répondit M^{me} Emerence d'un ton si triste et si grave que le sourire du jeune homme disparut à l'instant même. Regardant avec intérêt le doux et mélancolique visage de Blenda, il dit avec une extrême délicatesse : — C'est, en vérité, un rude coup, que je déplore de tout mon cœur. Mais je crois me souvenir qu'un autre parent était venu vous attendre au débarcadère. — En effet, c'était mon neveu, le marchand de toiles Thorman, homme des plus honorables ; mais, Seigneur Dieu ! tant de personnes réclament de lui des secours et du travail ! et puis, nous voudrions autant que possible ne pas lui être à charge. — Oserais-je demander si ces dames demeurent encore Styrmangata, ou si elles ont changé de domicile ? — M^{me} Emerence regarda sa fille d'un air interrogateur. Le secrétaire royal montrait une respectueuse courtoisie qui ne laissait rien à désirer, et ce serait, sans aucun doute, un céleste adoucissement à leur affliction que de causer quelques instants avec un homme qui leur témoignait tant d'intérêt. Mais les avertissements de Régine-Sophie retentissaient encore à l'oreille de sa sœur, et Blenda ayant manifesté son sentiment par un léger hochement de tête, M^{me} Emerence répondit avec un peu d'embarras : — Soyez assez bon, monsieur Born, pour ne pas nous interroger. — Comment ? — Je ne doute pas le moins du monde de votre bienveillante intention ; mais, seules et sans protecteur, nous devons

montrer plus de réserve que pendant le voyage ; je vous avouerai même que nous avons été fort peinées de voir interpréter si mal notre familiarité sur le bateau à vapeur. — Au nom du Ciel ! que voulez-vous dire ? Suis-je si fort tombé en disgrâce auprès de vous ? — Oh ! pas précisément ; mais... le billet et... — Chère madame de Kuhlén ! vous me causeriez un indicible chagrin en donnant, de votre côté, une fausse interprétation à mon vif désir de renouveler notre connaissance. Si peut-être mon billet manifestait trop ouvertement combien j'aurais été heureux de vous procurer le plaisir dont j'avais l'honneur de vous parler, ma proposition ne péchait du moins pas contre les convenances, puisque ma mère et mes sœurs, alors à Stockholm, se seraient trouvées sur le même bateau que nous. — Cette circonstance n'était pas mentionnée dans notre invitation, objecta Blenda. — J'avoue que cet oubli fut une faute ; mais la réponse de madame Thorman n'a-t-elle pas été une punition assez rude ? L'aggravez-vous encore par une défiance qui me blesse au plus haut degré ? — Puisque nous ne pouvons absolument pas vous recevoir, à quel bon vous donner notre adresse ? reprit madame Emerence. Nos autres compagnons de voyage la connaîtraient bientôt à leur tour. — Aucun d'eux n'est en ville pour le moment. Le lieutenant — réellement inconsolable de n'avoir pas revu ces dames — n'avait qu'un congé très court. Le baron, qui se préparait à remuer ciel et terre pour se rapprocher de vous, a été rappelé dans ses foyers par une grave

(*) Réimpression interdite.